Le guide du paradis

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 5

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-568188

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE GUIDE DU PARADIS

Le petit train de montagne serpentait allègrement à travers la plaine verdoyante, en fin d'une matinée resplendissante. Quand il traversait les villages aux vieilles maisons les poules s'enfuyaient en poussant des cris perçants, devant la locomotive qui semblait leur faire les gros yeux. A chaque virage, les wagons poussiéreux essuyaient avec mauvaise grâce la courbure des rails inégaux et les voyageurs se demandaient s'ils n'allaient pas là terminer leurs vacances. Car inutile de le dire, pour prendre un „traclet" pareil, il faut être en vacances! Et c'est précisément pour cela que je me trouvais assis sur une banquette lie de vin, rongée des mites, d'un de ces wagons couleur vert pomme pas mûre.

Délaissant mes amis de G... je pris — il y a 8 jours — la subite décision de partir seul à la montagne. Et à vrai dire j'étais heureux de me trouver seul. J'avais envie de crier „vive la liberté, vivent les vacances". Et comme, même en liberté, nous ne perdons jamais l'habitude de bien regarder ce qui en vaut la peine, je me pris à détailler mes voisins de compartiment: en face, un couple d'amoureux qui donnait l'impression de ne plus l'être. Dans un coin, somnolait un pasteur un peu gaga, en face d'une gamine qui se mettait copieusement les doigts dans le nez. C'est tout, c'était peu. Ah, oui, évidemment il y avait moi, avec mes 24 ans, ma bonne humeur et mon esprit à tout critiquer et tout démolir.

Ce charmant petit train nous déposa enfin à la gare de W... et rapidement j'empoignais mes bagages, marchais sur les pieds du gaga, donnais une claque sur la main de la gamine et fis une vilaine grimace aux amoureux qui consentirent à sourire. De pitié sans doute. La nuit étant tombée depuis longtemps, je m'acheminais sans tarder vers mon hôtel, petite pension de famille située juste en face du massif majestueux dont le nom seul attire des milliers de montagnards du monde entier. Une aimable patronne m'accueillit par un sonore „Guten Tag" et prit mes bagages pour les faire monter dans ma chambre. Nous fîmes immédiatement plus ample connaissance au petit salon de la pension, meublé avec tant de cachet. Je lui fis part de mon intention de partir dès le lendemain à la première heure pour tenter l'assaut du pic L... réputé comme difficile et dont l'ascension ne peut s'effectuer qu'accompagné d'un guide expérimenté. Je me lamentais de n'avoir pas prévu ce guide, qu'entre nous, je souhaitais jeune et beau.

Mais s'écria mon aimable hôtesse, il y a mon fils, il sera certainement très heureux de vous aider dans cette ascension. Nous allons d'ailleurs le lui demander, puisque le voici.

Et la plus belle créature qu'il ne m'avait jamais été donné de rencontrer — j'allais dire contempler — s'avançait vers nous, le pas décidé, souple, nerveux.

„Bonjour, me dit-il d'une voix grave, lente. Bon voyage? Quel train, hein, un vrai remède!"

Etonné de son parler sans aucune pointe d'accent, je lui répondis: „Vous n'êtes donc point d'ici, vous parlez sans aucun accent?"

„Si, si, mais j'ai fait mes classes dans votre pays et mon père était né près de chez vous. Mais permettez-moi, je m'appelle Gérard, et vous?"

„Daniel."

„Tiens, un ami de moi, que j'affectionnais beaucoup s'appelait aussi Daniel. Il était là il y a 2 ans et nous effectuâmes de nombreuses courses ensemble. Sans doute qu'il vous plairait que nous fassions aussi quelques courses, un peu de varappe, dans les environs?"

„Justement", répondis-je, „Madame votre mère me disait que vous feriez un guide épatant et je suis déjà tout fier de me sentir votre élève de grimpée."

Nous prîmes notre repas du soir en commun et j'eus tout le temps de détailler la beauté de ce jeune homme. Il semblait être fait pour être guide. Son thorax gonflait son maillot de laine noir, brodé de motifs norvégiens. Sa chemise échancrée laissait apercevoir un cou très fin. D'une extraordinaire beauté était sa tête, à rendre jalouses toutes les plus belles femmes, si les femmes sont capables d'une émotion quelconque. La beauté et l'intelligence s'harmonisaient à merveille. Nos regards se croisèrent un instant et une crainte, une terreur presque, s'empara de moi. Je me sentis pâlir: je cédais déjà au charme fascinateur qui se dégageait de cet adonis. Le sentait-il? je le pensais car de sa bouche, délicatement découpée, un gracieux sourire s'ébaucha, comme un encouragement, mais vite réprimé. Je ressentis cette étrange sensation que le destin venait à moi chargé de joies et de félicité. Mes sens et mon coeur furent subjugués.

„Excusez-moi, mais si nous partons demain de bonne heure, je préfère me coucher avant qu'il ne soit trop tard."

Et gentiment, Gérard me tendit sa main brunie, me souhaitant une bonne nuit.

Ah oui, une bonne nuit, fichtre! Après une pareille apparition, comment dormir tranquille. Je me couchais en proie à la confusion la plus extrême et je rêvais mille projets, mille folies.

Les premières minutes de l'aube me surprirent attendant mon compagnon dans le Hall de l'Hôtel. Le coeur battant, je l'entendis descendre et un vigoureux „Salut" me fit lever les yeux. Il était là: superbe, mâle; je me trouvais face à face avec ce jeune Dieu dont la beauté était absolument irréelle. Nos regards se croisèrent comme la veille: je cédais immédiatement.

„Bien dormi?"

„Merci, Gérard, et vous?"

„Oh, j'ai eu de la peine à fermer l'oeil, je ne sais pas pour quelle raison, comme ça", me répondit-il en riant. Mais allons-y, la course est longue. Votre sac? ah, vous l'avez, j'ai la corde, alors tout est en ordre, départ.

Nous longeâmes la route de W. à R. en devisant de petits riens. J'en profitais pour lui poser des questions qui me tenaient à coeur.

„Dites-donc, Gérard . . ."

„Oh, Daniel, je te propose de nous tutoyer, hein? Tu sais à la montagne, pas de chichi. Et puis, tu verras on s'entendra bien, tu m'es très sympathique."

„D'accord, Gérard, et très volontiers. Mais quel âge as-tu, je te donne 20 ans!"

„Et bien, tu as raison, Daniel, j'ai eu 20 ans la semaine dernière. Si tu avais été là, tu aurais passé toute la nuit avec moi."

„Hein?" m'exclamai-je, tout de même un peu surpris.

„Oh, je veux dire, que nous aurions passé mon anniversaire entre-nous, avec ma famille, car tu sais ici un anniversaire c'est sacré et ça dure tard dans la nuit."

„T'es-tu bien amusé au moins? je pense que tu avais ta petite amie avec toi", ajoutai-je un peu faussement.

„Peuh! tu sais les guides, nos amies ce sont les montagnes. D'ailleurs ici les femmes sont moches et bavardes. Et puis, Daniel, je parie que toi, non plus, tu n'as pas de fille, hein?"

„C'est à dire, que, enfin, non pas tout à fait", bégayai-je; „mais en quoi cela peut-il t'intéresser?"

„Rien, tu penses bien, je plaisante."

L'aube se leva au moment où nous atteignîmes les premières roches du pic si fameux. L'air était froid et j'en souffris malgré ma veste épaisse.

„Nous allons nous encorder", dit brièvement Gérard tout à son affaire, „car je veux arriver au Paradis avant qu'il ne fasse trop chaud."

„Le Paradis? qu'est-ce que c'est", demandai-je.

„Tu verras le plus beau coin du monde, comme il se doit."

La montée commença, facile, la roche étant bien „disposée" pour faciliter les „moyens" de mon espèce. Tandis que Gérard cherchait ses prises j'avais le loisir d'admirer mon compagnon sans qu'il s'en doutât. Il me semblait qu'il fût encore plus beau que la veille. Ses muscles se tendaient sous l'effort comme s'ils allaient se briser. Son corps, pas trop grand, laissait présager toute la perfection d'une statue grecque. Quelle merveille. Ses bras, nerveux, solides, s'aggripaient et hissaient son corps. Je voyais se balancer ses jambes magnifiques. De temps en temps il me demandait „si je n'étais pas fatigué" et il m'encourageait d'un regard où je commençais à voir autre chose que de la camaraderie. Tant d'attentions de délicatesse, n'étaient pas de mise chez un rude montagnard comme nous les connaissons.

Nous luttâmes encore de longs moments, des heures sans doute, mais pouvais-je sentir la fatigue avec un stimulant aussi sublime

que celui que j'avais au-dessus de moi? Parfois nous nous rapprochions; soudain il me toucha l'épaule en me disant:

„Tu sais Daniel, en haut c'est le paradis, tu auras droit au repos et puis attends, petit, je vais te tirer."

„Non", répondis-je, un tantinet vexé. „Je ne suis pas fatigué. Il est vrai qu'on croirait que tu cherches à m'éviter le moindre effort, Gérard, tu agis avec moi comme avec un..."

„Un quoi?" répondit-il.

„Je ne sais pas, avance!"

Sa figure s'éclaira d'un magnifique sourire:

„Il me semble Daniel, que je t'attendais, et je voudrais te dire combien, la montagne me parait belle aujourd'hui."

Encore des efforts, je sentais mes muscles se fatiguer lorsque Gérard m'annonça que nous allions toucher au but. Enfin. — Le soleil s'était levé depuis longtemps, mais comme nous montions dans l'ombre nous n'en sentions pas la chaleur. Le dernier passage était formé par un gros rocher en surplomb où il fallait user de toute sa force pour se hisser au moyen de prises presque inexistantes.

Gérard disparut bientôt, caché par ce fameux surplomb, et je l'entendis s'exclamer de joie à la découverte de „son" paradis. La corde se tendit, je rassemblai mes dernières forces pour cet ultime assaut. Mon intuition me disait qu'effectivement ce paradis m'accorderait la récompense de mes efforts et de ma patience. Fortement assuré par la corde solidement amarrée aux bras costauds de mon compagnon de varappe, je me sentis hisser. Je balançai un moment, oscillant comme un pendule, et d'un dernier coup de reins j'effectuai le rétablissement nécessaire.

J'arrivais au paradis.

Au sentiment de gloire et de fierté qui s'empare de tout montagnard arrivé au sommet d'un pic difficile à atteindre, j'avoue avoir ressenti tout autre chose: ce fut une véritable apparition.

Dans le soleil éclatant, le visage de Gérard reflétait la plus ardente jeunesse. Ses cheveux aux boucles d'or encadraient son front bronzé, que nulle ride ne tourmentait, et à contre jour, se dessinait une auréole de poussière d'or. Je restai médusé d'admiration. Gérard tendit ses bras en avant et m'attira vers lui:

„Daniel", me murmura-t-il, „je suis heureux. Le voilà mon paradis, je t'en fais les honneurs."

Sa voix était émue. Il demeura perdu dans une longue rêverie. Je sentais en lui des sentiments contraires auxquels il ne cherchait plus à se soustraire. Je lui proposai de nous reposer et nous nous couchâmes l'un près de l'autre. Sa chemise blanche dégrafée laissait apercevoir sa poitrine magnifique, au satin bronzé.

Le soleil devenait brûlant, l'air était sec.

Je penchai mon visage contre le sien et découvris son extrême beauté: sous ses boucles rebelles, à travers ses yeux immenses et bruns, son regard semblait sans fond. Ses narines frémirent et ses lèvres vermeilles tremblèrent quand il m'apprit qu'il m'aimait:

„Daniel, mon Daniel, puis-je te dire que je t'aime? Quand je t'ai vu hier soir pour la première fois, j'ai compris que je ne serais pas

indifférent pour toi. Je crois qu'hier déjà je t'aimais. Oh, mon Daniel, excuse-moi, je suis fou, mais comprends-moi, il a trop longtemps que je cherche un ami que je puisse aimer de tout mon coeur. Ce paradis y suis-je souvent monté avec l'espoir d'y conduire une fois „mon" ami. Dis-moi, Daniel, ce jour-là est-il arrivé?"

Je sentis mon coeur se gonfler de joie, un voile de bonheur passa devant mes yeux et je posai mes lèvres ardentes sur la bouche que me tendait Gérard.

Et tandis que le soleil poudrait de son or les hauts sommets bleus des montagnes, je lui appartins, éperdu de joie, d'amour et de passion. D.

Extrait du Journal d'André Gide

Edition „La Pléïade" Paris

Un de nos camarades a eu l'amabilité de nous envoyer qq. extraits d'une Journal de Gidè, dont plusieurs volumes ont paru jusqu'ici. Nous sommes certains que nos lecteurs connaissent l'oeuvre du célèbre auteur du „Si le grain ne meurt" et nous pouvons par conséquent nous passer d'une introduction spéciale. Les pages que nous publions ci-après, ont été écrites en août 1917 au cours d'un voyage en Suisse que Gide entreprit avec son ami Fabrice. Ce dernier revoit à cette occasion son jeune ami Michel, à Chanivaz. La Rédaction.

Il m'avoua qu'il avait éprouvé d'abord, à revoir Michel à Chanivaz, une déception singulière. Il ne le reconnaissait presque plus. Après à peine un mois d'absence, se pouvait-il? La crainte de voir l'adolescent grandir trop vite tourmentait incessament Fabrice et précipitait ses amours. Il n'aimait rien tant en Michel que ce que celui-ci gardait encore d'enfantin, dans l'intonation de sa voix, dans sa fougue, dans sa câlinerie, et qu'il retrouva peu de temps après, tout éperdu de joie, lorsque tous deux, au bord du lac, l'un près de l'autre s'étendirent....

Puis il faut avouer que Michel s'était déjà laissé profondément marquer par la Suisse. Et Fabrice se prenait à détester ce je ne sais quoi de rauque et d'empesé qu'apporte l'Helvétie à tous les gestes, à toutes les pensées. Faute de quoi l'on aurait pu se croire à Oxford ou en Arcadie.

Michel est à l'âge où l'on ignore encore presque tout de soi-même. Son appétit s'ouvrait à peine et ne s'était pas encore mesuré à la réalité. Sa curiosité ne semblait tournée que du côté des barrières. C'est l'inconvénient d'une éducation puritaine, dès qu'elle s'applique à qui supporte mal d'être borné.